

La réception de Marceline Desbordes-Valmore en Iran

MARYAM SHARIF

La réception de Marceline Desbordes-Valmore en Iran a plusieurs visages. Sans prétendre à l'exhaustivité, on essaiera de retracer dans cet article les chemins divers par lesquels les Iraniennes et Iraniens, à partir des années 1930, ont pu croiser l'œuvre de l'autrice. Elle connaît en Iran un double destin : c'est d'abord l'une des premières recherches universitaires (si ce n'est la première) menées sur la présence des femmes en littérature qui s'intéresse à Desbordes-Valmore. Outre cette présence précoce et singulière dans le paysage académique iranien, la poésie desbordes-valmoriennne a retenu l'attention des comparatistes : si « Les Roses de Saadi » leur fournissent une référence incontournable, ils s'attachent aussi à une écriture féminine de l'amour terrestre. Au près du grand public, l'œuvre de Desbordes-Valmore fascine les traducteurs et traductrices, et ses poèmes figurent dans des anthologies consacrées à la poésie mondiale, ou à la poésie française. Mais aujourd'hui son nom et ses poèmes apparaissent également sur des blogs, dans les réseaux sociaux – ou encore lors de tout événement où la question de l'interculturalité franco-iranienne est en jeu.

115

Une « des plus grands poètes lyriques de tous les temps »

La première apparition de Desbordes-Valmore en langue persane¹ date de 1941. Fatemeh Sayyah, professeure à l'université de Téhéran, publie dans la revue *Iran-é Emrouz*² (littéralement : *l'Iran d'aujourd'hui*³), une série de cinq articles sur la production artistique et littéraire des femmes en Europe. Son information

1. La première référence à Marceline Desbordes-Valmore dans un ouvrage consacré à la littérature persane (mais en langue française) date de 1936 dans la thèse de Nayereh Samsami publiée aux PUF. Nous étudierons plus loin brièvement cet ouvrage intitulé *L'Iran dans la littérature française*.

2. Les titres des ouvrages persans seront désormais donnés traduits en français.

3. *Iran-é Emrouz*, publié entre 1939 et 1942, était une revue mensuelle politique et littéraire qui prenait position dans les débats contemporains en soutenant le projet de modernisation du premier roi Pahlavi. Elle publiait dans sa partie littéraire des critiques issues de travaux universitaires.

semble notamment puisée dans le livre sur *La Littérature féminine* publié en France en 1929 par Jean Larnac⁴, qu'elle donne pour le meilleur sur le sujet et qu'elle cite à plusieurs reprises.

Sayyah considère que la présence des femmes dans l'art, et surtout dans la peinture, à laquelle elle consacre le premier article de la série, a été plutôt de l'ordre de l'imitation que de la création, et que c'est dans l'univers des lettres qu'il faut chercher le véritable génie féminin. Les quatre articles suivants présentent de façon synthétique la littérature écrite par les femmes en Europe. Sayyah s'intéresse d'abord à la littérature depuis ses débuts jusqu'aux XVII^e-XVIII^e siècles en France très principalement (deuxième article), puis dans le XIX^e siècle français (troisième article), avant d'examiner les littératures anglaise et allemande (dans les deux derniers articles).

Alors qu'elle nommait dans son deuxième article un certain nombre d'autrices, pour le dix-neuvième siècle français elle s'impose un choix restreint, ne retenant que trois écrivaines : Mme de Staël, George Sand et Marceline Desbordes-Valmore qui, dans leur « différence fondamentale », révèlent selon Sayyah « pleinement la diversité du génie féminin en France au XIX^e siècle. » Si les deux premières s'imposent en raison de leur notoriété et de l'importance de leur œuvre, le choix de Desbordes-Valmore paraît plus original, dicté par une volonté de faire place à la poésie déjà présente auparavant à travers l'attention portée à Sapho, Marie de France et Louise Labé. Ce choix paraît d'autant plus significatif si on rappelle que la poésie ne relève ni de la spécialité de Sayyah ni de ses centres d'intérêts. Il faut en revanche indiquer son intérêt pour le roman social et sa prise de position dans le débat⁵ pour défendre le genre romanesque contre Ahmad Kasravi, célèbre historien qui n'y voyait qu'une source de corruption des mœurs⁶.

Soulignons que durant ces années, en Iran, le débat sur la poésie est extrêmement vif. Alors que certains soutiennent une poésie respectueuse des formes archaïques séculaires, de la rime et de la versification, d'autres, sous l'influence de la poésie française du XIX^e siècle, allant du romantisme de Lamartine à la modernité de Baudelaire, plaident pour une révolution fondamentale du fond et de la forme poétiques⁷. Il semble que les femmes n'aient pas du tout participé à ces débats théoriques, mais elles continuaient à écrire des poèmes. Depuis le X^e siècle il existe une tradition de poésie persane au féminin, laquelle reste difficile à retracer en raison de la forte interdiction frappant la présence des femmes dans la sphère

4. Jean Larnac, *La Littérature féminine*, Paris, Kra, 1929.

5. Fatemeh Sayyah, « Du roman », *Critique et Voyage*, recueil des articles de Sayyah annoté par Mohamad Golbon, Téhéran, Tous, 1976, p. 245-253.

6. Ahmad Kasravi, « Roman », *Peymân*, première année, n° 1, Âzar 1312 (Décembre 1933), p. 5-13.

7. Le mouvement de traduction du français vers le persan avait commencé depuis presque un siècle, limité d'abord aux ouvrages historiques et politiques. Il faut attendre la révolution constitutionnelle de 1907, et même le règne du Reza Shah (1925) pour que les traducteurs s'intéressent à la littérature. Une des premières traductions de Lamartine paraît en 1938, Baudelaire est traduit en 1946, les Iraniens les découvrent ainsi presque au même moment.

publique. Le nombre des femmes qui écrivent des poèmes augmente vers la moitié du XIX^e siècle dans les sérails des rois Qajars, qui apprécient la poésie de façon générale, et favorisent les femmes poètes. Mais le champ thématique de cette abondante production poétique se limite à la description de la nature, à l'amour mystique ou bien au panégyrique⁸. La nouveauté des poèmes féminins au XX^e siècle réside surtout dans leur thématique, avec l'expression d'un amour charnel qui, pour les femmes, constitue un sujet transgressant les normes morales. Ce contexte éclaire l'importance accordée à Desbordes-Valmore dans l'article de Sayyah.

Celle-ci met en valeur, chez Germaine de Staël, une puissance intellectuelle exceptionnelle, en affirmant qu'on trouve chez elle la réunion rare, chez une femme, de la raison et du sentiment. Soulignant les malheurs personnels de l'autrice, elle rappelle la fameuse formule staélienne « la gloire pour une femme est le deuil éclatant du bonheur », avant de conclure que ni son génie, ni son courage ni sa gloire n'ont pu compenser pour elle l'échec amoureux et conjugal. Les deux romans *Corinne* et *Delphine* ne feraient que transposer la douleur de la femme exceptionnelle qu'elle fut, incomprise et rejetée. Mais Sayyah indique que cette éminente représentante du romantisme a introduit des renouvellements fondamentaux dans la conception de la littérature, et que ses essais, *De l'Allemagne* et *De la littérature*, sans doute supérieurs à ses romans, doivent lui faire reconnaître une place parmi les plus grands penseurs de son époque.

George Sand est ensuite présentée comme le contraire, à tous égards, de madame de Staël. Citant Larnac qui la prétend exclusivement guidée par l'amour, – celui de ses amants, de l'humanité, et de la nature, – « les bêtes à défaut d'homme, les plantes à défaut de bêtes » [...] « Dieu à défaut de plantes⁹ » –, Sayyah juge que cette formule ne manque pas de vérité. Tout en insistant sur la vie très active de Sand et sur la diversité de ses écrits, elle suit Larnac pour apprécier avec sévérité la dimension intellectuelle de son œuvre. Par son style en revanche, Sand lui paraît située au niveau de Balzac ou de Flaubert : sans produire d'idées nouvelles, elle a su propager des doctrines de son temps comme celle de Leroux, et on doit reconnaître son rôle dans le développement du roman social.

La présentation du XIX^e siècle français s'achève sur Marceline Desbordes-Valmore, donnée comme l'une des grands poètes de la littérature moderne européenne, dotée d'un « talent original et pleinement féminin¹⁰. » Sayyah cite d'emblée Baudelaire, « lui-même un poète important¹¹ » : « M^{me} Desbordes-Valmore fut femme, fut toujours femme et ne fut absolument que femme ; mais elle fut à un degré extraordinaire l'expression poétique de toutes les beautés naturelles de la

8. La seule exception connue de nos jours est Tahireh Qurrat al-Ayn (1817-1852), théologienne, poétesse et féministe qui fut exécutée par étranglement en raison surtout de ses convictions religieuses.

9. Larnac, *op. cit.*, p. 212.

10. Les guillemets indiquent des propos traduits de Sayyah.

11. Il faut préciser que pour le lectorat iranien, Baudelaire à cette époque est aussi inconnu que Desbordes-Valmore.

femme¹² », pour louer ensuite « les beautés du génie de Marceline¹³. » Elle insiste sur le talent de la poète pour décrire l'amour, qu'elle voit toujours lié aux affections maternelles, ainsi qu'à la douleur, puis développe en donnant une biographie plus détaillée, ce qu'elle n'avait pas fait pour Staël ni pour Sand. La perte précoce de sa mère, son activité de comédienne dans des théâtres de province, la naissance d'un enfant hors mariage, la trahison amoureuse, la mort de l'enfant, puis un mariage présenté comme désastreux sont les moments de la vie sur lesquels insiste la critique, pour conclure que c'est dans tous ces « malheurs » que la poète a puisé sa riche inspiration poétique.

Certains aspects de cette biographie (notamment la relation amoureuse, la naissance d'un enfant hors mariage et l'activité de comédienne) étaient pourtant inconcevables en Iran, même dans les couches sociales les plus progressistes. Et l'amour terrestre était, comme on vient de le rappeler, un thème alors très nouveau dans la poésie féminine iranienne, que l'opinion publique peinait à accepter. Il semble qu'en insistant sur « les malheurs de la vie intime » de Desbordes-Valmore, Sayyah ait voulu rendre admissible l'admiration qu'elle portait à sa poésie lyrique.

Tout en insistant sur l'éducation insuffisante qui fut celle de la poète, « au point qu'elle ignorait même les règles élémentaires de la versification ainsi que l'orthographe », Sayyah considère pourtant que Desbordes-Valmore figure parmi « les poètes les plus éminents parce qu'elle a su joindre à son génie naturel un talent inné pour le chant et une perception du rythme, palliant ainsi son défaut de formation. » Alors qu'elle tend à réduire le romantisme « en plein essor à l'époque [de la poète] » à une utilisation exubérante des figures de style, Sayyah fait l'éloge de la simplicité dans la poésie desbordes-valmorienne, et ne cesse de souligner l'importance de ses « sentiments essentiellement féminins exacerbés par la douleur. » Desbordes-Valmore se situe, pour cette raison, parmi « les plus grands poètes lyriques de tous les temps », et Sayyah voit en elle l'exemple d'« une femme poète » dont le génie se caractérise par « une sensibilité ardente et un amour profond, malheureux et féminin, mêlé de tendresse et d'indulgence. »

Toutes ces explications comportent des échos aux débats sur la poésie qui se développent dans le contexte iranien des années 1940. Et en opposant le caractère naturel et inné du talent poétique à l'éducation et à l'utilisation artificielle des ornements du style, il se peut que Sayyah critique indirectement les règles rigides de la poésie traditionnelle persane, règles défendues essentiellement par les universitaires.

Outre leur nouveauté et leur intérêt, au regard de la condition des femmes dans l'Iran du premier xx^e siècle, en plein conflit entre tenants des traditions et partisans de la modernité, ces articles demeurent parmi les rares exemples d'une

12. Charles Baudelaire, « Réflexion sur quelques-uns de mes contemporains. II. Marceline Desbordes-Valmore », *Revue fantaisiste*, 1^{er} juillet 1861, p. 207-210. La citation de Baudelaire est traduite en persan par Sayyah, qui indique le nom du poète sans donner la source exacte.

13. Sayyah cite une seule fois le nom complet de Marceline Desbordes-Valmore et par la suite elle la nomme par le seul prénom.

littérature critique sur la place des femmes en art et en littérature jusqu'aux années 2000. Un mouvement de redéfinition de la place des femmes dans l'histoire de la littérature prend alors son essor dans les universités iraniennes. Mais la vision de la littérature française du XIX^e siècle demeure dominée par le canon construit au siècle précédent : les hommes poètes romantiques, et de la modernité d'un côté, de l'autre, les romanciers réalistes et naturalistes règnent sur les champs académique et éditorial. La mise à l'écart des autrices de la transmission canonique en France même s'est répercutée dans la réception iranienne de la littérature française. Desbordes-Valmore n'apparaît désormais que sous la plume des comparatistes notamment grâce aux « Roses de Saadi », et surtout en raison de l'intérêt porté au poète iranien et à sa fortune littéraire dans le monde.

« Les Roses de Saadi », ou l'image transcendée du parfum des roses

*L'Iran dans la littérature française*¹⁴, ouvrage publié en 1936 aux PUF, semble le premier où une Iranienne s'intéresse aux poèmes de Desbordes-Valmore. Dans le chapitre IV intitulé « l'Iran des poètes », Nayereh Samsami souligne la prédilection de la poétesse pour Saadi « comme étant le plus sentimental et le plus lyrique des poètes iraniens¹⁵. » Samsami distingue le pur lyrisme de la poésie de Saadi de son interprétation mystique et, en analysant « Le Papillon malade » et « Les Roses de Saadi », elle conclut que Desbordes-Valmore « a exploité exclusivement les vers amoureux du poète en négligeant complètement leur sens mystique et en les rangeant dans les limites d'un amour qui pour elle fut moins subtil et moins indéfini, mais non moins intense¹⁶. » L'ouvrage, reproduction de la thèse de doctorat de son autrice, est écrit en français, mais il a sûrement contribué à la connaissance de la poète en Iran. La France était à cette époque la seule destination des étudiantes et étudiants en lettres et en sciences humaines et le français largement pratiqué comme langue de culture.

Trente-cinq ans plus tard, en 1970, dans une série d'articles consacrée à la place de Saadi dans la littérature française¹⁷, Jalal Sattari traduit quelques passages du livre où Samsami commente les poèmes de Desbordes-Valmore. Le rôle de celle-ci dans la réception iranienne de Desbordes-Valmore apparaît donc incontestable, surtout quand on découvre que dans une autre série d'articles publiée quelques années plus tôt (en 1964¹⁸), moins élaborée, Sattari avait commencé par ignorer Desbordes-Valmore.

Il faut ensuite attendre encore vingt-cinq ans pour voir Javad Hadidi étudier l'influence de Saadi sur la littérature française. Dans son ouvrage intitulé *De Saadi*

14. Nayereh Samsami, *L'Iran dans la littérature française*, 1936, Paris, PUF, p. 93-95.

15. *Ibid.*, p. 93.

16. *Ibid.*, p. 95.

17. Jalal Sattari, « La place de Saadi dans la littérature française », *Art et Peuple*, 1970, n° 83, 84 et 95.

18. Jalal Sattari, « La place de Saadi dans la littérature française », *Mehr*, 1964, n° 2, 4, 6, 7 et 9.

à Aragon, *influence de la littérature persane en France*¹⁹, il traite du motif de la rose et du rossignol, et plus particulièrement de la robe remplie de roses, dans la poésie romantique. Il mentionne seulement le titre des « Roses de Saadi », sans aucun commentaire ni analyse, mais en précisant que le poème a été mis en musique, mentionnant, parmi les très nombreuses versions, celle du « célèbre compositeur, Marcel Roumégère », sans qu'on sache pourquoi. Il reprend ensuite les principaux éléments biographiques connus (l'influence néfaste de la Révolution sur la vie de sa famille, le voyage en Guadeloupe, la mort de sa mère, son retour à Paris, son amour malheureux pour un poète romantique, son mariage avec un acteur et la mort de ses enfants) pour en déduire que la poésie desbordes-valmoriennne est essentiellement inspirée de sa vie douloureuse. Il cite pour exemples « Le Ver luisant », « Le Papillon malade » et « Le Derviche et le Ruisseau », poèmes dans lesquels il reconnaît une thématique reprise à Saadi, sans pour autant avancer la thèse d'une influence du poète iranien sur Desbordes-Valmore. Selon Hadidi la poète, pour se consoler et à l'instar de Saadi, aurait décidé de s'isoler et de se réfugier dans la poésie, mais ce rapprochement entre les deux poètes n'est pas développé. Cette courte analyse sera reprise dans un autre ouvrage comparatiste, *Influence de la littérature persane sur la littérature du monde*²⁰, où l'auteur, Azar, reproduit la traduction intégrale par Shafa²¹ des « Roses de Saadi » dont Hadidi ne faisait que citer le titre.

« Les Roses de Saadi » est également repris dans une sélection des œuvres de Saadi publiée dans le cadre d'une collection destinée à la jeunesse²². L'ouvrage a été préparé par Elahi Ghomshei, célèbre auteur et traducteur iranien, qui conclut l'introduction avec deux poèmes cités dans leur version originale, suivis de leur traduction intégrale en persan. Le premier, intitulé « Happy Sage » est de Reynold Nickolson « grand orientaliste et traducteur de Rumi. » Le second, « Les Roses de Saadi » est présenté « l'œuvre de la poétesse française Marceline Desbordes²³ » et jugé comme « un bon exemple de l'influence de Saadi sur les grands penseurs européens²⁴. »

Ce poème apparaît aussi dans une étude critique de Kianoush²⁵ consacrée à « l'origine, la nature et l'évolution de la poésie²⁶ ». Pour expliquer la différence

19. Javad Haddi, *De Saadi à Aragon, Influence de la littérature persane sur la littérature française*, Téhéran, Presse universitaire, 1993, p. 301-302. Publié chez L'Harmattan sous le titre *De Sa'di à Aragon. Le rayonnement de la littérature persane en France*, collection « L'Iran en transition », 2018.

20. Amir Ismaïl Azar, *Influence de la littérature persane sur la littérature du monde*, Téhéran, Sokhan, 2008.

21. Cette traduction du poème de Desbordes-Valmore par Shafa sera étudiée plus loin.

22. Hossein Elahi Ghomshei, *365 jours avec Saadi*, Téhéran, Sokhan, 2009.

23. Ghomshei ne cite pas le nom complet de la poète !

24. *Ibid.*, p. 26-27.

25. Anglophone, Kianoush a pu connaître Marceline Desbordes-Valmore grâce à une anthologie en anglais, puis qu'il cite les *Roses of Saadi*, Marceline Desbordes-Valmore, en renvoyant à *The Penguin Book of French Poetry (1820-1950)*, Selected, translated and introduced by William Rees, Penguin Books, 1990.

26. Mahmoud Kianoush, *Poésie, langue de l'enfance des humains*, Téhéran, Ghatreh, 2011.

entre l'inspiration, le plagiat et le « Tazmin²⁷ », Kianoush cite le fameux passage de l'introduction du *Gulistan*²⁸ qui semble constituer la source du poème de Desbordes-Valmore, et le compare avec le poème français qu'il traduit en prose. Il présente ce poème comme l'exemple d'un texte inspiré d'autrui mais où la poète, tout en reprenant une image de Saadi, en transcende le sens et la magnifie.

Deux articles parus dans des revues scientifiques iraniennes s'intéressent aussi aux « Roses de Saadi ». Le premier, en français, s'intitule « Saadi et le symbole de la Rose dans le langage poétique de Marceline Desbordes-Valmore (Les Roses de Saadi) et de Leconte de Lisle (Les Roses d'Ispahan)²⁹ ». Le second, en persan, a pour titre « Henri de Montherlant, homme de lettres à l'école de Saadi³⁰ ». Si le premier est centré sur « Les Roses de Saadi », la particularité du second réside dans l'établissement d'une liste de poètes inspirés par Saadi, où figurent Hugo, Musset, Leconte de Lisle et Aragon, ainsi que Desbordes-Valmore, madame Roland, la comtesse de Noailles et la princesse Bibesco. Ne sont cités que les poèmes de trois d'entre eux : Desbordes-Valmore, Leconte de Lisle et Aragon.

Citons un dernier article, rédigé en persan et intitulé « Du *Boustan* de Saadi à *Un jardin sur l'Oronte* de Maurice Barrès³¹ » dans lequel apparaît la référence aux « Roses de Saadi. » Traitant de l'amitié entre Maurice Barrès et Anna de Noailles, l'auteur cite une phrase de leur correspondance : « Vos chères lettres sont un pan de la robe toute embaumée des roses de Saadi que portait votre sœur Valmore³². » Pour éclairer la citation, l'auteur précise, en note en bas de page, que Barrès s'est

27. Il s'agit d'une figure de style, lorsqu'un auteur ou une autrice cite un passage du Coran, ou la parole d'une personnalité célèbre, ou encore reproduit le texte exact d'un ou une autre écrivain ou écrivaine.

28. « Un certain sage avait enfoncé sa tête dans le collet de la contemplation, et était submergé dans la mer de l'intuition. Alors qu'il revint de cette extase, un de ses camarades lui dit, par manière de plaisanterie : De ce jardin où tu étais, quel don de générosité nous as-tu apporté ? Il répondit : J'avais dans l'esprit que, lorsque j'arriverais au rosier, j'emplirais (de roses) un pan de ma robe, (pour en faire) un cadeau à mes camarades. Lorsque je fus arrivé, l'odeur des roses m'enivra tellement, que le pan de ma robe m'échappa de la main. » Saadi, *Gulistan, ou Le parterre de fleurs du cheikh Moslih-Eddin Sadi de Chiraz*, traduit littéralement sur l'édition autographique du texte publiée en 1828, avec des notes historiques et grammaticales, par N. Semelet, imprimerie royale, 1824, p. 30.

29. Majid Yousefi Behzadi, « Saadi et le symbole de la "Rose" dans le langage poétique de Marceline Desbordes-Valmore (Les Roses de Saadi) et de Leconte de Lisle (Les Roses d'Ispahan) », *Recherches en langue et littérature françaises*, n°9, Université de Tabriz, 2015, p. 109-123.

30. Mehdi Behnoush, Fatemeh HosseinPour, « Henry de Montherlant: A Man of Letters at Saadi's School », *Comparative Literature, Journal of the Academy of Persian Language & Literature*, vol. 10, no 1, 2019, p. 77-94.

31. Adel Khanyabnejad, « De *Boustan* de Saadi à *un Jardin sur l'Oronte* de Maurice Barrès », *Comparative Literature, Journal of the Academy of Persian Language & Literature*, vol. 1, no 1, 2010, p. 58-81.

32. Noailles, Anna de, Barrès Maurice, *Correspondance : 1901-1923*, Édition établie, présentée et annotée par Claude Mignot-Ogliastri, Paris, l'Inventaire, 1994, p. 517.

référé au « célèbre poème de Marceline Desbordes-Valmore, poète française du XIX^e siècle³³ » et il traduit la première strophe du poème.

Samsami, en analysant l'influence de Saadi sur la poète, et en mettant en évidence que Desbordes-Valmore avait « certainement lu et aimé » ses poèmes, se demandait cependant : « En avait-elle une connaissance approfondie ? » La question a reçu des éléments de réponse dans différents articles, notamment d'Andrew Calder³⁴, Adrianna M. Paliyenko³⁵, Christine Planté³⁶ et Julia Caterina Hartley³⁷. Mais la recherche en langue persane ne s'est pas intéressée en profondeur au sujet et s'est contentée de reprendre les quelques éléments avancés par Samsami ou Hadidi, ou de donner la traduction du poème³⁸.

L'étude des « Roses de Saadi » s'est imposée pour des raisons nationales évidentes, mais la poésie lyrique comme lieu d'expression de l'amour terrestre par une femme est un champ d'étude que les comparatistes ont encore peu abordé. En 1972, Henri Massé³⁹ découvre à la BnF le manuscrit d'un recueil de poèmes écrits par une Iranienne du XIV^e siècle, Djahan Malek Khatoun. Cette découverte fait l'objet d'un article, rédigé en français, publié la même année dans la revue de la faculté des lettres et des humanités de l'université de Téhéran⁴⁰. À la fin de cet article, Massé évoque brièvement une ressemblance entre les deux femmes poètes :

Son tempérament sensible fait songer à celui d'une poétesse française dont le talent se caractérise, comme celui de Djehâne, par l'alternance de la tendresse langoureuse et de la mélancolie pathétique : Marceline Desbordes-Valmore. De l'une et de l'autre, certaines poésies, dès la première lecture, sont inoubliables. À l'une et à l'autre s'applique l'éloge que Sainte-Beuve discernait à Marceline, une année après sa mort : « cette voix de femme... Si pleine des notes

33. Khanyabnejad, *op.cit.*, p. 70.

34. Andrew Calder, « Notes on the Meaning and Form of Marceline Desbordes-Valmore's "Les Roses de Saadi" », *The Modern Language Review*, Cambridge Vol. 70, N° 1, (Jan 1, 1975).

35. Adrianna M. Paliyenko, « Between Poetic Cultures: Ancient Sources of the Asian "Orient" in Marceline Desbordes-Valmore and Louise Ackermann », *L'Esprit Créateur*, Volume 56, Number 3, 2016, p. 14-27.

36. Christine Planté, « "Les roses de Saadi". Pour une lecture renouvelée », publié sur le site de la SEMDV, « Études et débats », 2020, en ligne : <https://www.societedesetudesmarcelinedesbordesvalmore.fr/?p=1395>.

37. Julia Caterina Hartley, « Beyond Orientalism: When Marceline Desbordes-Valmore carried Sa'di's Roses to France », *Iranian Studies*, 52(5-6), 2019, p. 785-808.

38. *Saadi et son œuvre dans la littérature française du XVII^e siècle à nos jours*, thèse de doctorat soutenue en 2008 à l'université Paris 3, semble la dernière recherche effectuée sur le sujet par un iranien, Adel Khanyabnejad. Celui-ci approfondit les analyses antérieures sur la ressemblance thématique entre les deux poètes iranien et française sans s'intéresser à la question essentielle posée par Samsami.

39. Henri Massé (1886-1969), universitaire français orientaliste, spécialiste de littérature persane.

40. Henri Massé, « Le divan de la princesse Djehan », *Revue de la faculté des lettres et des humanités*, Université de Téhéran, octobre 1972, n°8, p. 207-214.

ardentes, éplorées et suaves... a gardé jusqu'à la fin ses larmes, ses souvenirs, ses ardeurs⁴¹ ».

Il faudra attendre jusqu'en 2020, avec la publication d'un ouvrage critique sur Djahan Malek Khatoun⁴² pour que son autrice, Hejazi, revivifie le rapprochement proposé par Massé, sans pourtant le creuser davantage.

Marceline Desbordes-Valmore traduite

Venons-en maintenant aux traductions : outre les diverses traductions des « Roses de Saadi⁴³ », nous avons recensé trois anthologies et une revue littéraire où se trouve traduite une sélection de poèmes de Desbordes-Valmore. Les deux recueils, publiés par le même traducteur, ont paru dans les années cinquante. Ils s'intitulent *Chefs-d'œuvre de la poésie du monde*⁴⁴ et *Les Poétesses*⁴⁵. Les articles en revue et la troisième anthologie datent du XXI^e siècle : « Marceline : dame du monde des sentiments⁴⁶ » et *Immersion dans la poésie française*⁴⁷. Dans tous les cas, la traduction des poèmes est accompagnée d'une présentation biographique et critique de la poète, tout ceci confirmant que sa réception en Iran est fortement déterminée par l'évolution de l'histoire littéraire en France.

En suivant l'ordre chronologique de ces publications, trois étapes sont à distinguer. La poète bénéficie d'abord, dans les traductions de 1952 et de 1956, d'un statut autonome et elle trouve place, d'après le traducteur, parmi « les poètes les plus importants du XIX^e siècle français », dans une liste où le premier rang lui est décerné. Dans la première anthologie, le nombre des poèmes traduits pour chaque poète révèle l'importance accordée à la seule femme qui y figure. Cinq poèmes de Desbordes-Valmore sont traduits et cités. On peut en lire 3 pour Corneille et La Fontaine, 2 pour Racine, 4 pour Voltaire, 1 pour André Chénier, 2 pour Lamartine, 1 pour Vigny, 10 pour Hugo, 2 pour Musset, Gautier, Leconte de Lisle, 9 pour Baudelaire, 3 pour Verlaine et Claudel. Seuls donc Hugo et Baudelaire sont mieux représentés que Desbordes-Valmore. Dans *Les Poétesses*, Desbordes-Valmore occupe également une place importante parmi les vingt-cinq femmes poètes citées. Face à huit poèmes traduits d'elle, seules Sapho (avec douze poèmes), et la comtesse de Noailles (avec treize) sont mieux traitées. Précisons que la comtesse

41. *Ibid.*, p. 214.

42. Banafsheh Hejazi, *Djahan Malek Khatoun Un cri d'amour*, Téhéran, Ghasideh Sara, 2020.

43. Voir notes 22 et 31.

44. Shojaeddin Shafa, *Œuvres complètes*, tome 7, *Chefs-d'œuvre de la poésie du monde*, Téhéran, Safi Ali Shah, 1952.

45. Shojaeddin Shafa, *Œuvres complètes*, tome 8, *Les Poétesses*, Téhéran, Safi Ali Shah, 1956.

46. Afsaneh Khakpour, « Marceline : dame du monde des sentiments », *Golestaneh*, n° 22 et 23, octobre et novembre 2000, p. 24-25.

47. Ghasem Sonavi, *Immersion dans la poésie française*, Téhéran, Chelcheleh, 2015.

de Noailles, autrice d'une préface à une traduction de Saadi publiée en 1923⁴⁸, est particulièrement appréciée par Shafa qui la considère comme un des rares exemples d'une poétesse dont les poèmes pourraient s'identifier à des « confessions⁴⁹. »

Après une longue période d'oubli, la poète se voit ressuscitée au cours des années 2000, et présentée au public sous la recommandation de célébrités poétiques du XIX^e siècle. Au cours des presque quarante ans qui séparent les deux premières traductions de Desbordes-Valmore de la troisième, la renommée des poètes hommes français n'a cessé de croître, et les traductions de leurs œuvres se sont multipliées, tandis que la poésie desbordes-valmorienne ne suscitait plus la curiosité des traducteurs. Dans les années cinquante, quand Shafa soulignait la singulière et authentique qualité lyrique et romantique de la poète, pour la faire apprécier, elle ne se référait pas au jugement favorable d'autres poètes. Mais les deux traductions les plus récentes mettent l'une et l'autre en avant des citations tirées d'écrivains français bien connus dans le champ littéraire en Iran.

Ainsi, en 2000, la traductrice qui s'intéresse aux poèmes de Desbordes-Valmore, présente-t-elle la poète avec un flot de références à Rimbaud et Verlaine, puis à Hugo et Baudelaire, qui viennent par leur autorité attester de la valeur de la poésie desbordes-valmorienne. Pourtant, en guise de conclusion, la traductrice évoque dans un court paragraphe l'audace qui fut celle de la poète de s'être approprié la parole poétique dans une société qui ne reconnaissait pas aux femmes le droit d'en avoir une. Elle souligne aussi la nouveauté thématique de la poésie lyrique amoureuse de Desbordes-Valmore. Mais ces remarques ne sont pas développées.

Faut-il y voir une interdiction d'une expression féminine de l'amour intime ? D'autant que le champ de la traduction est dominé par les hommes et par la censure officielle, qui peine à reconnaître les voix des femmes ? Ou bien faut-il attribuer cet oubli à la canonisation de certains écrivains qui a entraîné, en France, la relégation d'autres, forgeant une vision qui s'est imposée en Iran ?

On peut considérer que s'ouvre en 2015 une troisième étape, lorsque paraît chez un éditeur généraliste une nouvelle anthologie générale de la poésie française⁵⁰, où figure Desbordes-Valmore⁵¹. Tandis que parmi les poètes connus et reconnus du lectorat iranien ne se trouvent que Vigny, Musset et Leconte de Lisle, sont traduits des poètes entièrement inconnus en langue persane : Casimir Delavigne, Élisabeth Mercœur et Eugène Manuel. Quant à Desbordes-Valmore, sa biographie plus élaborée que celle des autres poètes, et truffée des références classiques à Balzac, Verlaine et Baudelaire, s'achève par un court paragraphe où le traducteur la situe à l'origine de la modernité poétique du XIX^e siècle :

48. Saâdi, *Le Jardin des roses*, traduit du persan, préface de la comtesse de Noailles, Paris, Librairie Stock, 1923.

49. Shojaeddin Shafa, *Les Poétesses*, op.cit., p. 3919.

50. Ghasem Sonavi, *Immersion dans la poésie française*, Téhéran, Chelcheleh, 2015. Ghasem Sonavi, qui a toujours osé introduire des traductions de nouveaux auteurs, est le premier traducteur en persan du *Deuxième sexe* et des mémoires de Simone de Beauvoir.

51. D'autres anthologies de poésie française avaient été publiées mais elles étaient exclusivement consacrées à la poésie française du XX^e siècle.

Desbordes-Valmore bénéficie de l'antériorité chronologique sur les poètes romantiques, et après Louise Labé, elle est estimée comme une des grandes poétesses françaises. Elle est par ailleurs considérée, d'une manière imprévue et étonnante, comme la pionnière des maîtres de la poésie moderne en France tels Rimbaud et surtout Verlaine. L'invention de l'hendécasyllabe lui est aussi attribuée⁵².

Pour éclairer ces informations, le traducteur, précise en note de bas de page qu'il a puisé à diverses sources, et notamment dans « le texte d'Yves-Gérard le Dantec, poète, critique, journaliste et directeur des bibliothèques de France (1898-1958)⁵³. » L'introduction du recueil présente cette anthologie comme le résultat de plusieurs années de travail dans le journalisme littéraire. Il semble qu'on puisse percevoir dans ses choix des traces du mouvement de la réhabilitation des autrices alors en cours dans l'histoire de la littérature française.

L'accueil fait à Desbordes-Valmore en Iran dans l'édition littéraire destinée à un public non spécialiste apparaît ainsi comme le reflet de sa réception en France. Au départ, Desbordes-Valmore a occupé un rang égal, sinon supérieur à celui d'autres poètes français de son temps. Mais cette place a été ensuite éclipsée sous le poids des canons établis en France et transmis en Iran, et elle s'est vue écartée du champ littéraire en raison de son sexe au même titre que ses consœurs, pour être enfin réhabilitée à la faveur du mouvement d'intérêt pour le rôle des femmes dans l'histoire, et des autrices dans l'histoire littéraire.

Quant aux poèmes traduits, la fortune de Desbordes-Valmore dans la publication destinée aux amoureux de la poésie en Iran se développe sous l'égide des « Roses de Saadi », considéré comme son plus célèbre poème. Dans l'introduction de la première anthologie parue en 1952, le traducteur affichait l'objectif de faire connaître la poésie du monde au public iranien sans prétendre avoir toujours choisi les meilleurs poèmes. Il tenait pourtant à nommer ceux qu'il considérait comme de vrais chefs d'œuvre. « Les Roses de Saadi » figure ainsi dans une liste où se trouvent aussi « Les Sonnets » de Shakespeare et « Le Paradis perdu » de Milton, et qui contient entre autres des poèmes de Goethe, Pouchkine, Nietzsche... Desbordes-Valmore, la seule poète française mentionnée, intervient aux côtés de Chénier, Lamartine, Musset, Vigny et Baudelaire, et elle est présentée comme une des deux grandes poétesses françaises. Mais pour découvrir l'autre, Louise Labé, il faudra attendre *Les Poétesses*, anthologie consacrée exclusivement aux femmes poètes.

De Desbordes-Valmore, on peut lire, dès la première anthologie, « Les Roses de Saadi », « J'étais à toi peut-être », « Souvenir » (*Quand il pâlit un soir*), « La Jalousie » et « Les Séparés ». Ces poèmes sont repris dans l'anthologie des

52. Ghasem Sonavi, *op.cit.*, p. 95.

53. Il ne précise pas davantage – et on note que cette référence est à une critique déjà ancienne.

Poétesses. Viennent s'y ajouter les traductions de « La Sincère », « Qu'en avez-vous fait ? » et « Une lettre de femme ». Shafa les traduit en prose, et réussit, dans la liberté formelle que cela lui donne, à transmettre l'idée et l'image poétiques.

À rebours de ce choix, la traductrice des poèmes publiés en 2000, Afsaneh Khakpour opte pour des vers libres, la mise en page devenant une aide à la perception du message poétique. Elle reprend « Les Roses de Saadi », « Une Lettre de femme » et « les Séparés », déjà traduits par Shafa, et traduit également « Souvenir » (*Son image, comme un songe*), « Ma Chambre » et « Sans l'oublier. »

Dans l'anthologie parue en 2015, le traducteur aligne verticalement les vers traduits pourtant dans une prose plutôt rigide, et reste fixé sur le contenu et le sens littéral des poèmes, au détriment de l'émotion et de la qualité proprement poétique. Il a retravaillé la traduction de « Qu'en avez-vous fait ? » (dont il ne donne que les deux premières strophes), « Les Roses de Saadi », et « Souvenir » (*Quand il pâlit un soir*), et traduit « À celles qui pleurent » et « Les Cloches du soir. »

Il faut enfin faire état de la présence de Marceline Desbordes-Valmore sur des blogs et dans les réseaux sociaux, où ses traces sont difficiles à recenser. Une traduction de « L'Horloge arrêtée » se trouve ainsi sur un site de divertissement⁵⁴, et l'on peut croiser la poète en langue persane en des lieux imprévus. Ainsi dans la traduction de *Royan : la professeure de français*⁵⁵, monologue de Marie Ndiaye qui cite, vers la fin, des poèmes de Desbordes-Valmore. Bien que son œuvre soit très loin d'être entièrement traduite en persan, – rappelons qu'il en va de même pour la majorité des poètes français –, Desbordes-Valmore reste ainsi une des rares autrices du XIX^e siècle français connue et reconnue en Iran aussi bien chez les universitaires qu'auprès du grand public qui s'intéresse à la poésie.

54. <https://www.zibashahr.com/1394.06/4810.html>, consulté le 14 août 2023.

55. Marie NDiaye, *Royan : la professeure de français*, Gallimard, 2020, traduit par Hanieh Raeiszadeh, Téhéran : Ghatreh, 2024.